

Richard Abibon

Je commente :

Se passer du père

Christian Demoulin

Dans **L'en-je lacanien 2006/1 (n° 6)**, pages 61 à 78

https://www.cairn.info/revue-l-en-je-lacanian-2006-1-page-61.htm?fbclid=IwAR1N73y2lmpaOKF0V9BvQ0nHLwmoZBRbCeO_OphwAMHW_K0fVIIheIW7jow

« Si Lacan a inventé ce concept de Nom-du-Père, c'est qu'il voulait introduire une distinction qui lui semblait capitale pour s'y retrouver dans la clinique, en particulier pour distinguer névrose de psychose ».

On voit bien la démarche : la différence vient de la théorie pour s'appliquer à la clinique. Or, c'est justement ma pratique qui m'a amené à laisser tomber cette distinction que je ne parvenais pas à retrouver dans ma pratique. Au début de ma carrière je pensais que je n'étais « pas bon », pas assez formé, pas assez analysé, pas encore assez cultivé. Et puis le temps passant, au contraire, je me suis laissé convaincre par ma pratique : certaines personnes avaient un père et déliraient à pleins tubes, d'autres qui n'en avaient pas ne déliraient pas le moins du monde. Je confonds le père de la réalité avec le Nom-du-Père ? non, car j'avais bien cette distinction en tête dès le début. Mais cette innovation inverse la problématique en embrouillant le problème : de quelqu'un qui délire, qu'il ait un père ou non, on va dire qu'il y a forclusion du Nom-du-Père. Alors où chercher ce Nom-du-Père ? dans ses effets « cliniques » : y'en des qui délirent, d'autres qui ne délirent pas. On a juste changé le nom de la chose et on n'a pas avancé d'un iota.

C'est juste une première impression. J'ai déjà vu que, plus loin, l'auteur s'explique mieux. Nous verrons.

Mais ce n'est pas tout. Lacan voulait introduire le Nom-du-Père dans la considération scientifique.

(...) il faut voir que le discours scientifique permet de se passer du père.

Ah ben non ! le discours scientifique est celui qui se passe de tout sujet. Pas seulement du père.

Il est clair que, pour le discours biologique, le père se réduit au géniteur et même au sperme, jusqu'au jour où, peut-être, on pourra *se passer du sperme* avec le fameux clonage. *Se passer du sperme à condition de cloner*. C'est bien parce qu'il y a ce mouvement de la science et, précisément, des sciences de la nature que la tâche nous revient d'introduire dans le discours scientifique la question du Nom-du-Père.

Oui, mais alors en disant cela ce n'est franchement pas la bonne façon. D'une part il a tort de réduire la science à la biologie et une partie de ses tendances actuelles. Car ce n'est pas le tout de la biologie, et certainement pas le tout de la démarche scientifique. C'est un problème aussi, ça, de parler de « discours scientifique », comme si rien ne le distinguait du « discours philosophique », par exemple. Je ne crois pas que la science soit un discours. En tout cas, pas comme on l'entend dans « discours des comices agricoles », discours d'investiture » « théorie des 4 discours ».

La question du Nom-du-Père, si elle se pose, me semble celle même du symbolique, c'est-à-dire de la présence absence.

« Cela m'évoque une question philosophique déjà ancienne, celle du rapport entre sciences de la nature et sciences de l'esprit. On peut citer Wilhelm Dilthey qui distinguait radicalement dès 1894 les *Naturwissenschaften* des *Geisteswissenschaften*. Freud n'ignore pas cette distinction puisque sa revue *Imago* portait comme sous-titre : « Revue de psychanalyse appliquée, *auf die Natur und Geisteswissenschaften* ». Freud ne s'inscrit pas dans la perspective ouverte par Dilthey qui sépare ces deux champs et qui aboutira à la phénoménologie. Il pense la psychanalyse à partir des sciences de la nature. En particulier, il subit l'influence de Fechner (*Elemente der Psychophysik*, 1860) pour qui l'esprit et la matière ne sont qu'une seule réalité. Il précisera en 1924 dans son autoprésentation (*Selbstdarstellung*) que c'est l'influence de Darwin et la récitation de l'essai de Goethe intitulé *La nature* qui l'ont conduit à entreprendre des études médicales. Par sa découverte de l'inconscient, il pense d'abord ne faire qu'élargir le cadre des sciences de la nature ».

Cette façon de poser le problème le situe dans le contenu du savoir : sciences de la nature et sciences de l'esprit. Or pour moi, la question de la science ne se pose pas à partir du contenu, mais de la méthode. Comment aborde-t-on un objet de recherche ? par la pure réflexion ? par la pratique de l'observation ? de l'écoute ? de l'expérience en laboratoire ? quel rapport entre le sujet et l'objet ? par quelle dialectique entre la théorie et l'expérience ?

La paternité est un acte de foi qui relève de l'esprit. Le passage de la mère au père est *einen Triumph des Geistigkeit über die Sinnlichkeit*, « un triomphe de l'esprit sur les sens » (*Moïse et le monothéisme*).

(...)

Plus personne ne croit à cette histoire de père de la Horde. Il s'agit d'un mythe, ...

Je ne vois pas bien la cohérence du propos. D'un côté la paternité est un acte de foi, de l'autre, personne n'a plus foi en l'histoire du père de la horde, alors qu'il s'agit bien d'y croire au contraire, il n'y a pas d'autre façon de l'aborder.

... comme Lacan ne manquait pas de le faire remarquer.

Oui, enfin, il est très fort, Lacan, mais c'est Freud lui-même qui, en écrivant son histoire, disait qu'il s'agissait d'un mythe. Donc Freud est cohérent : il passe d'une science de la nature à une science de la foi, étonnant paradoxe. Bon, c'est moi qui l'écris ainsi, et il suffit d'écrire : une science de l'homme, une anthropologie. Et l'homme, qui se sait exclu de sa propre origine, éprouve toujours le besoin d'en inventer une en laquelle il importe d'avoir foi, et de préférence la même que celle du voisin. N'est mon semblable que celui qui a la même origine, sous-entendu : qui croit au même mythe de l'origine que moi. Ainsi nous sommes frères, puisque nés du même père. Ou de la même mère si l'origine inaugure un matriarcat, ce qui indique déjà que, du père on peut s'en passer, en faisant référence à des ancêtres communs, pour y aller *larga manu*. Voir l'importance de l'autel des ancêtres, dans chaque maison en Asie.

« Il pense la psychanalyse comme une science et affirme regretter que le dispositif de la cure s'écarte inévitablement de la méthode expérimentale. Pour nous, au contraire, puisque *Totem et tabou* est un mythe, cela démontre qu'il est impossible de rester dans le champ des sciences naturelles. Cela permet de situer la démarche de Lacan comme une prise en compte de cette impossibilité ».

C'est une impossibilité dans le cadre de réflexion que l'auteur s'est donné : celui des contenus étudiés. Ce n'est plus du tout un impossible si on déplace la problématique au plan de la méthode. Là, il ne fait allusion qu'au dispositif de la cure. Mais la psychanalyse s'est inaugurée sur le dispositif de l'analyse du rêve (et des formations de l'inconscient), par le rêveur lui-même, c'est-à-dire Freud. En cela il garde une démarche scientifique du point de vue de la méthode, tout en sortant complètement des sciences naturelles du point de vue du contenu. Les sciences naturelles ont un objet, et dans la « cure » il y a un objet, ledit « patient ». Or Freud invente le dispositif où le sujet est son propre objet, c'est-à-dire qu'il reste sujet. Ce n'est pas qu'il prend son propre rêve en objet, mais qu'il se réserve la possibilité expérimentale de s'énoncer comme sujet à partir d'une manifestation de son sujet de l'inconscient, ses rêves.

Je parle de Freud parce que tout le monde se tourne volontiers vers cette référence avec révérence, alors que ce que je dis est sensé avoir moins de valeur. Mais j'ai assez d'autres écrits et paroles consultables dans lesquels je montre, par le récit de la pratique, ce type de démarche méthodique telle que je l'applique à moi-même. Ceci dit pour le laboratoire des rêves. Pour la cure, voyons...

...un exemple : une femme me dit : « dans cette journée, il y a eu des agréables moments... » puis, après avoir fini l'exposé de cette journée elle revient sur ce bout de phrase

en disant : « j'ai entendu que je disais « désagréables » ». Je lui ai demandé alors à quels moments désagréables cela pouvait lui faire penser. Aucun. Alors je lui dis : « il est possible que vous fassiez allusion à quelque événement refoulé, dont vous n'avez aucun souvenir conscient. Il est possible aussi qu'il n'y ait eu, en effet, que des moments agréables dans cette journée, et que votre homophonie « désagréable » n'est qu'une coïncidence sonore. Il faut envisager toutes les hypothèses ».

Autrement dit, peu m'en chaut si nous sommes dans les sciences de la nature ou dans celles de l'esprit. Mais l'esprit de la méthode scientifique est là : je n'applique pas une théorie ou une autre, en fonction d'un contenu, j'invite la dame à réfléchir avec moi aux différentes hypothèses disponibles, comme dans une démarche scientifique. Ainsi n'est-elle pas face à un maître qui sait (religion), mais à un investigateur qui partage avec elle le cheminement dans l'enquête (science). Et cela n'exclut nullement le sentiment entre nous, car la démarche scientifique elle-même oblige à prendre en compte le fait que, dans les relations humaines, intervient le sentiment. Il s'invite donc dans la recherche comme tel et il n'y a pas lieu de le congédier au titre de la « neutralité ».

Le père réel ou imaginaire suppose le signifiant père. Le signifiant père renvoie au système symbolique qui structure le social. Mais il n'y a pas de père symbolique, il n'y a qu'un signifiant. « Le père symbolique est à proprement parler impensable », dit-il dans le séminaire *La relation d'objet* [2][2]J. Lacan, *Le séminaire, Livre IV, La relation d'objet, Paris,...*. En effet, le père symbolique, ce serait le Dieu biblique, celui qui peut dire : « Je suis ce que je suis. » C'est ce signifiant que Lacan nomme le Nom-du-Père.

Voilà le grand mot lâché : le signifiant ! et l'on voit se développée la même méthode d'investigation qui se focalise à présent sur deux autres « objets » : le signifiant et le Nom-du-Père. La parole essentielle se trouve ici :

Le signifiant père renvoie au système symbolique

Encore que le mot « système » renvoie lui-même à un objet complexe, fait de l'articulation de plusieurs objets. Je prends le mot « symbolique » autrement : non pas comme tiroir de classement d'un certain nombre d'objets, mais comme fonction. Comme en mathématiques, on distingue une fonction d'un objet : $f(x)$, où x est l'objet ou plutôt toute la série des objets organisés par la fonction f . la fonction ne range pas les objets dans un tiroir, elle engendre les objets, comme le sujet engendre les représentations, y compris une représentation de lui-même comme fonction qui engendre des représentations.

En psychanalyse, la fonction c'est la présence-absence, le *fort-da*, la castration, le père, quel que soit le bout par laquelle on l'attrape.

Lacan : « l'attribution de la procréation au père ne peut être l'effet que d'un pur signifiant, d'une rencontre non pas du père réel, mais de ce que la religion nous a appris à invoquer comme le Nom-du-Père ».

Même remarque : retour à un objet, toujours, le signifiant. Il ne s'agit pas d'un signifiant mais de la fonction de la présence-absence. Ce signifiant est « impensable » disait

Lacan dans une citation antérieure. Impensable au sens d'un objet, oui, parce que c'est une fonction. Et pourtant, j'en ai suffisamment rencontré des représentations dans mes rêves pour savoir que c'est parfaitement pensable. Tout comme en mathématiques, on donne à la fonction une représentation : f . ce n'est pas un objet, c'est autre chose, sa signalétique est donc différente, mais c'est une représentation.

Soit dit en passant, un signifiant ne peut pas être impensable, puisque la pensée est faite de ça, plus les signifiés et les significations.

Cependant Lacan a raison d'invoquer dieu, ici, car il s'agit de l'absent par excellence, et de surcroît, c'est le créateur. Il correspond à ce que j'ai dit plus haut de la fonction : elle engendre les objets comme dieu créa le ciel et la terre.

Le père est de cette sorte d'absent. La mère est présente en permanence avec l'enfant à naître, puis né. Le père fait des allers et retours, au moins tant qu'il est un peu là, car il peut ne pas y être du tout. C'est là qu'on peut se rendre compte que ce que j'appelle la fonction n'a pas grand-chose à voir avec le père. Le père en est une illustration, une représentation, en tant que c'est l'absent de la sainte trinité : l'enfant, la mère, le père. L'absent néanmoins présent *en représentation*. D'où sa fonction illustrative de l'engendrement non seulement des corps, mais encore et surtout des représentations, comme le phallus et le *fort-da*.

Il en découle que la paternité est le fait du signifiant et que c'est notre système symbolique qui nous fait attribuer la paternité au géniteur.

Non, c'est le fait de la fonction symbolique. A moins que Lacan ne veuille appeler « signifiant » cette fonction symbolique. Mais en choisissant ce terme, dans l'esprit comme dans la lettre, je crois qu'il réduit cette fonction à la parole, si du moins il a la notion que la fonction n'est pas l'objet, ce dont je doute.

S'il n'y a de père que dans un système symbolique comportant le Nom-du-Père, la réciproque n'est peut-être pas vraie. Il peut y avoir des sociétés sans père. Qu'en est-il alors du Nom-du-Père ?

Eh bien, c'est la fonction « présence-absence », la fonction symbolique, représentée dans la société Na par le « visiteur furtif ».

C'est le *visiteur furtif* qui apporte le sperme nécessaire à la reproduction mais il n'a aucun rôle social. S'il a le phallus en tant que pénis érigé dans l'acte sexuel, cela ne lui donne aucun pouvoir. Il n'a pas accès au phallus comme sceptre et il n'est pas le représentant de la loi de l'interdit de l'inceste. Il n'est donc pas en position de père réel. Le système repose sur la circulation générale du sperme entre les lignées. Mais ce sperme ne fabrique pas le fœtus pour les Na, il n'est que le liquide qui arrose et fait croître le fœtus, de la même manière que la pluie arrose les graines et les fait germer. Car le fœtus, au départ, est une graine présente chez la mère, seule véritable génitrice dans leur conception. Pas de père donc et même pas de géniteur, mais un arroseur anonyme, *l'arroseur inconnu*.

Il n'est pas en position de père de la réalité, mais de père symbolique. Comme je le dis toujours, le père n'est autre que symbolique. Toute cette prose poétique sur les graines et l'arrosoir indique que nous sommes dans le symbolique. C'est une autre façon de concevoir la fonction de l'absence, qui a une représentation comme fonction, celle de faire germer, d'engendrer : c'est bien la fonction symbolique.

Il y a une quinzaine d'années, lors du dernier colloque auquel je suis intervenu à Chengdu, colloque consacré au Nom-du-Père, j'avais parlé du mythe de Sin Wu Kong, très connue de tous les chinois. Ce singe-héros est né d'un œuf de pierre : pas de père, pas de mère. Il va aller de facéties en catastrophes, son esprit indépendant l'amènera à prendre toutes les places de père possible, de roi des singes à empereur du ciel. Dans ce dernier cas, il est clair qu'il s'en empare en mangeant les pêches d'éternité de l'empereur, gardées par des jeunes filles. Elles étaient réservées uniquement à l'empereur. Où il se démontre que Sun WU Kong est l'Œdipe chinois. Il prend la femme et la place de l'empereur du ciel.

J'en déduisais, que contrairement à ce qui se racontait dans tout ce colloque, que les chinois étaient très différents des occidentaux, car il n'y aurait pas d'Œdipe en Chine (je réduis un peu de nombreuses opinions nuancées, mais c'est du moins la position du chef de file de Chengdu, Huo Datong), eh bien les chinois étaient comme nous. Comme tous les humains.

C'est alors que mon ami Michel Guibal m'avait interrompu d'un ton un peu agressif, m'envoyant à la figure : « tiens, ben, va voir un peu chez les Na, la société sans père et tu vas voir s'ils sont pareils que nous ! »

A quoi j'avais répondu : hier soir, je faisais une conférence dans une autre endroit à Chengdu, et j'y ai raconté un rêve personnel. Une dame s'est aussitôt levée dans la salle pour dire : « j'ai fait un rêve exactement semblable ».

Dans cette société sans père, y a-t-il un Nom-du-Père qui fasse tenir le système symbolique ? Je suis tenté de dire oui, mais cela implique de changer nos habitudes mentales héritées du monothéisme. Il y a un Nom-du-Père mais c'est une déesse, la déesse Abaogdu qui a déposé les graines dans le ventre des femmes avant même leur naissance. Évidemment, cela devient difficile d'employer le concept de Nom-du-Père dans le cas d'une déesse. On se rend compte que notre concept de Nom-du-Père est ethnocentriste, ce qui rend sa légitimité contestable.

Je signe des deux mains : c'est ce que je disais plus haut. Le déesse, c'est une autre représentation de l'absence, pas très différente du visiteur furtif : comme lui, on ne la voit jamais. C'est très chouette de la part de l'auteur d'avoir su faire ce décentrement ethnique.

La difficulté qu'il décrit par cet effort de décentrement, je ne l'aurais pas rencontrée, car je n'ai pas besoin de cela : le concept de *fonction* passe au-dessus du sexe des personnes, il est une abstraction mathématique. Ça ne l'empêche pas de rejoindre la castration en tant qu'autre figure de l'absence. Et la castration, c'est universel, ça ne dépend pas du sexe des divinités, ni de la forme patriarcale ou matriarcale des sociétés, avec ou sans père. Ça dépend juste de la division en deux de l'humanité, telle qu'interprétée par les enfants en termes de castration.

Le Nom-du-Père, c'est Dieu le Père. C'est bien ce que dit Lacan dans la phrase que j'évoquais au départ et qui est tirée du séminaire *Le sinthome* [11][11]J. Lacan, *Le séminaire, Livre XXIII, Le sinthome*, Paris, Le... : « Supposer le Nom-du-Père, certes, c'est Dieu. C'est en cela que la psychanalyse, de réussir, prouve que le Nom-du-Père, on peut aussi bien s'en passer. On peut aussi bien s'en passer à condition de s'en servir. »

S'en passer : non pas de la fonction symbolique, mais du présent, pour se rendre compte de la fonction de l'absence. Se passer de l'objet, comme l'enfant qui jette un objet au loin (*fort-da*) comme l'enfant qui se rend compte de la différence des sexes : il y a un phallus absent. S'en servir c'est ça : jeter au loin l'objet comme tel pour n'en retenir que la représentation. Concevoir la différence des sexes comme un objet qu'on a jeté au loin.

Tout le développement qui précède n'a servi qu'à renforcer le décentrement ethnique, comme si ça ne tenait qu'à cela. Certes, l'étude de peuples aux mœurs différentes a pu aider à concevoir d'autres points de vue. Mais ça ne lui a pas permis d'en arriver à la conception d'une fonction qui transcende les ethnies.

Il me vient ceci, autant le dire tout de suite. C'est en conclusion de ma démonstration de la fonction symbolique. Car la différence névrose-psychose repose, chez Lacan sur le défaut, dans la psychose, du symbolique. C'est corollaire de la forclusion du Nom-du-Père. Or qu'arrive-t-il à certaines personnes pas bin dans leurs baskets ? elles entendent des voix. Qu'est-ce qu'une voix qui dit quelque chose d'intelligible ? du signifiant ! alors si le Nom-du-Père est un signifiant, pourquoi dire, quand quelqu'un entend des voix, c'est-à-dire du signifiant, qu'il y a forclusion du signifiant ?

J'ai mis très longtemps à me rendre compte de cette aporie logique. Quand quelqu'un entend des voix, il est parfaitement dans le symbolique ; le problème n'est donc pas du tout dans un défaut du symbolique. Et il n'a rien à voir avec le Nom-du-Père, ni même avec la fonction symbolique telle que je l'ai décrite.

Même chose pour les gens qui voient de fantômes, des images dans la réalité que les autres ne voient pas. t

Tous ces gens ne font que rêver éveillés. Comme dans les rêves, ces manifestations délivrent un message que les sujets ne veulent pas voir ni entendre, comme le rêveur dans son rêve, qui maquille les représentations pour ne pas comprendre le message qu'il s'envoie à lui-même. Tout cela se passe dans le symbolique. Le problème n'est donc absolument pas dans un défaut du symbolique.

Mais il ajoute que, pour la plupart, c'est toujours le Nom-du-Père qui noue réel, imaginaire et symbolique. Cela veut dire que, pour la plupart, c'est toujours le complexe d'Œdipe qui fonctionne.

Mais oui ! et c'est très éclairant, le complexe d'Œdipe. Pourquoi compliquer la chose avec cette affaire de Nom-du-Père ? si ce n'est que nommer l'Œdipe autrement, il suffisait de laisser à l'Œdipe sa nomination.

. Et cette fonction de nomination est indépendante du patriarcat.

Tout à fait. L'Œdipe fonctionne aussi bien en société matriarcale que patriarcale. Tout simplement parce que tous les enfants naissent d'un père et d'une mère. Même si, chez les Na, le père est symboliquement nommé comme la déesse Aboagdu ce qui ne change rien au fait que tous les Na savent bien qu'il a fallu un « visiteur furtif » pour féconder la mère.

Cela renvoie à la femme comme partenaire-symptôme mise en place d'objet cause du désir, soit la femme comme objet *a* partenaire du père. C'est le modèle du couple hétérosexuel.

Meuh non. La femme est objet du désir de l'homme car elle lui permet de calmer son angoisse de castration, que l'objet *a* voile dans la théorie de Lacan. Il vient auprès d'elle se prouver, par l'acte sexuel, qu'il a un phallus.

Lacan l'avancait déjà dans le *Séminaire V, Les formations de l'inconscient* : « S'il y a quelque chose qui se dégage de la façon la plus claire des observations, c'est que l'homosexualité masculine – l'autre aussi mais nous allons aujourd'hui nous limiter au mâle pour des raisons de clarté – est une inversion quant à l'objet, qui se structure au niveau d'un Œdipe plein et achevé [14][14]J. Lacan, *Le séminaire, Livre V, Les formations de...* »

Je remarque de plus en plus chez Lacan, (mais chez la plupart des psychanalystes aussi) une aversion telle pour la castration qu'elle semble ne pas entrer en ligne de compte dans la plupart des raisonnements. Pourtant, selon mon expérience, elle est là en permanence. Dans l'Œdipe de quelqu'un d'hétéro, ce qui fait qu'un enfant renonce à coucher avec sa mère, c'est la peur de se la faire couper. Ça se poursuit dans l'homosexualité, où il s'agit de s'éviter la rencontre avec l'autre sexe, donc de se confronter à la castration. Quoique, je dis ça comme ça. C'est toujours beaucoup plus complexe, dans des histoires qui sont toutes originales.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'homosexualité typique renvoie non pas à un Œdipe inversé mais à un Œdipe achevé qui en fait, je cite, « une situation stable et non pas du tout duelle, une situation pleine de sécurité, une situation à trois pieds ». La seule différence structurale avec l'hétérosexualité, c'est qu'à tel moment crucial, c'est la mère qui a fait la loi au père, de sorte que le phallus paternel a été fantasmatiquement absorbé par la mère, qui en détient dès lors la puissance dans l'organe féminin.

Je crains que ce ne soit le cas dans tous les cas. La croyance en une mère phallique existe chez moi, qui ne suis pas homo. Et il me semble l'avoir décelée chez tellement de gens que j'écoute, que ça me semble un universel plus qu'une particularité conduisant à l'homosexualité.

Évidemment, quand on raisonne sans faire intervenir l'angoisse de castration...

Ceci dit, j'éprouve aussi de l'angoisse de castration, et ça ne m'a pas rendu homo. Donc la question n'est pas là non plus, mais dans la complexité des histoires individuelles. La seule chose qui me semble universelle c'est le croisement de l'Œdipe et de la castration, dans un articulation très intime qui fait de la seconde la punition du premier.

Reste la question de savoir si cela suffit à ce qu'il soit pour ses enfants en position d'exception, et cela, c'est à la clinique d'y répondre au cas par cas.

Oui, ben là, on est d'accord !

Je ne suis certainement pas au bout de toutes ces questions mais je voudrais terminer en illustrant la fonction du Dire qui nomme suppléant à l'Œdipe en assurant la fonction de nouage du réel, de l'imaginaire et du symbolique ainsi qu'une place dans le discours (le discours du maître) impliquant la castration.

Ah enfin !

Pour justifier son existence, et aussi son corps, le jeune Sartre va chercher à se faire valoir aux yeux des *grandes personnes*. C'est de cette façon qu'il cherche à sortir de son statut d'objet pot de fleurs pour venir en position de représenter le phallus imaginaire pour l'Autre et d'acquérir par là une reconnaissance, une place dans le discours qui fasse de lui un héros, lui qui n'est pas dans la succession d'un père. Plutôt que d'être le bête pot de fleurs, il s'agit de devenir la fleur rare qui attire sur soi l'attention et l'admiration.

Bien sûr, on peut dire ce qu'on veut sur un autre. Il a rendu son histoire publique, donc on peut le considérer comme un objet d'étude, voire d'analyse sauvage. Je ne m'autorise cela que sur les œuvres d'art, en stipulant bien que ce que j'analyse c'est l'œuvre et non son auteur, et que du coup, l'œuvre sert surtout de surface de projection.

Là, j'aurais hésité : Sartre a fait de sa vie une œuvre publique, mais c'est quand même Sartre. Moi aussi j'ai fait de ma vie une œuvre publique, y ajoutant l'analyse que j'en produis.

Mais je sais à quel point ça me hérissé le poil quand quelqu'un se permet de me fourguer une autre interprétation que la mienne. Je le vis comme une intrusion insupportable de la part de quelqu'un qui prétend me connaître mieux que moi.

Alors Sartre est mort. Est-ce que ça rend la situation différente ? oui, sans doute. Mais sans parler de Sartre il me semble que parler d'un tiers en pensant le connaître mieux que lui-même, même s'il est mort, ça me semble à côté de la plaque. Ce n'est même pas le plan éthique que je questionne, même s'il est convoqué en arrière-plan. C'est tout simplement la logique de la méthode.

Car alors chacun peut venir donner son interprétation, et on peut énoncer tout et le contraire. Autant, à propos d'une œuvre d'art, ça me ravit, autant, à propos d'un sujet, ça me gêne. C'est le problème, avec cette prohibition sociale du parler de soi, spécialement dans le champ analytique, qui oblige les auteurs à parler des autres plutôt que d'eux. On aurait pu penser les psychanalystes soulagés de cette censure par leur analyse. On voit qu'il n'en est rien.

En revanche, ici, je peux intervenir en disant : chez moi aussi, j'ai pu repérer que j'étais le phallus imaginaire de ma mère. Mais je l'ai vécu comme une situation originale, pas un statut que je cherchais à obtenir. Encore que. Quand je rêve sans cesse que je cherche à retourner dans son ventre, quelque part, c'est pour y retrouver ce statut original. Et aussi pour retrouver le phallus que j'y ai oublié. Je n'ai même pas besoin d'en passer par les métaphores fleuries, qui, pour poétiques qu'elles soient, n'en masquent pas moins ce dont il s'agit.

On peut mesurer ici à quel point la sexualité a été relativement exclue du champ lacanien. L'auteur avait annoncé la castration... je ne la vois toujours pas, et pourtant, dans ce passage cité de Sartre, c'est là que ça aurait pu prendre place, nonobstant ce que j'ai dit au sujet de parler à la place de l'autre.

Pourtant Sartre le dit lui-même dans ce passage : « L'enchaînement paraît clair : féminisé par la tendresse maternelle, affadi par l'absence du rude Moïse qui m'avait engendré, infatué par l'adoration de mon grand-père, j'étais pur objet, voué par excellence au masochisme si seulement j'avais pu croire à la comédie familiale. »

« Féminisé par la tendresse maternelle » : suis-je à ce point un traître à son texte si je le traduis par : castré par la tendresse maternelle ? à quoi « affadi par l'absence du rude Moïse qui m'avait engendré » rajoute une couche non négligeable. Il s'agit quand même d'autre chose que de plante en pot.

Ce que j'analyse c'est donc l'auteur en tant que représentant d'un courant de la psychanalyse, non l'auteur lui-même en tant que sujet. Et si, moi aussi, j'en viens à l'analyse du discours de Sartre, c'est surtout pour montrer que j'y peux projeter autre chose que l'auteur. Je n'ai pas l'ambition de comprendre la psyché de Sartre, même si je peux développer quelque argument raisonnable à opposer à la projection de l'auteur.

Nous sommes en 1915. Une dame propose au jeune Sartre de répondre à un questionnaire. À la question : « Quel est votre vœu le plus cher ? », il répond : « Être un soldat et venger les morts. » Mais il reçoit en retour :

« Tu sais, mon petit ami, ce n'est intéressant que si l'on est sincère. »
Sartre commente : « Je crus mourir... »

Moi j'entends ça comme une castration. Justement parce que le jeune Sartre a voulu montrer qu'il en a, car pour aller au front, il faut, des couilles ! et on lui rétorque qu'il fait semblant d'en avoir, en le rabaisant de surcroît de cette qualification méprisante « mon petit ami ». Je réitère sur ma réserve énoncée plus haut : je ne fais que projeter mes propres fantasmes.

Et je m'étonne tous les jours de découvrir toujours plus avant combien les adultes en général et les parents, souvent, sont effroyables avec leurs enfants

Voici à présent ce qu'en analyse notre auteur :

En réussissant à plaire, Sartre confortait son image narcissique. Il pouvait se regarder fièrement dans le miroir, opérant un nouage entre imaginaire et symbolique. Mais lorsque son public ne rit plus et le remet à sa place, il ne lui reste plus qu'à s'enfermer dans sa chambre et à grimacer devant sa glace en s'identifiant à un monstre,

C'est vrai : c'est ce que Sartre vient de raconter. Mais il est passé à côté de la castration qu'il avait pourtant annoncée en tête de chapitre.

Quant au monstre que l'enfant, après cette cinglante réponse, s'efforce de faire vivre en grimaçant dans le miroir, il s'agit d'une méduse.

Notre auteur l'interprète ainsi :

...cette Chose, la méduse qui heurte la vitre de l'aquarium. Cette Chose qui flotte dans les ténèbres, cet horriblement naturel, c'est déjà la réponse que se donne Sartre au niveau imaginaire, une sorte de moi idéal négatif. En revanche, au niveau symbolique, c'est d'un verdict qu'il s'agit : il est l'Imposteur. Ce signifiant s'impose à lui comme signifiant maître, au niveau de l'idéal du moi.

Il applique les recettes du lacanisme : il sépare artificiellement l'imaginaire et le symbolique, tout en situant la méduse, la Chose, du côté du réel. Car, lorsqu'on a lu Lacan on sait que la Chose, c'est le réel avant qu'il n'ait été passé au tamis de la machine symbolique. L'auteur s'enfonce donc dans une contradiction : la Chose, qui est réelle, il la situe dans l'imaginaire. Puis il poursuit la dichotomie imaginaire-symbolique en situant le moi idéal dans le premier et l'idéal du moi dans le second.

Ce sont des distinctions que je n'approuve pas : chaque idéal témoigne d'une présence au symbolique différemment imaginée, c'est tout.

Quant à la méduse, moi qui suis un habitué de mes rêves, je vais y aller d'une ultime projection. Relisons d'abord Sartre :

Sous mes yeux, une méduse heurtait la vitre de l'aquarium, fronçait mollement sa collerette, s'effilochoit dans les ténèbres. La nuit tomba, des nuages d'encre se diluèrent dans la glace, ensevelissant mon ultime incarnation. Privé d'alibi, je m'affalai sur moi-même. Dans le noir, je devinais une hésitation indéfinie, un frôlement, des battements, toute une bête vivante – la plus terrifiante et la seule dont je ne pusse avoir peur.

Il dit qu'il s'agit de son ultime incarnation. Dans la mort ou dans l'avant la naissance ? moi je dis qu'il régresse dans l'utérus maternel, dont l'élément liquide donne l'argument, tandis que son affalement sur lui-même m'évoque la position fœtale. Ainsi replié dans le noir de l'intra utérin, il entend en effet les frôlements des organes de sa mère et les battements de son cœur.

Que cela puisse révéler une terreur insue à l'égard de sa mère, je suis loin d'en être sûr. Je me borne à accepter que cette hypothèse se soit formée en moi. C'est ainsi que je travaille, en psychanalyse. Pour cela, il a fallu que je me forge une sacrée intimité avec mon inconscient. Je pourrais étayer cette hypothèse avec ceci : «

. « Il est très proche de sa mère, qu'il vit comme une sœur : « Ma mère et moi, nous avons le même âge et nous ne nous quitions pas. Elle m'appelait son chevalier servant, son petit homme, je lui disais tout. » Mais cela ne l'arrange pas. Il se sent inexistant : « J'étais rien : une transparence ineffaçable. » Il dit aussi : « Je suis une mouche, je l'ai toujours été. »

A côté de la régression au phallus maternel, que j'appelle l'Œdipe archaïque voici l'Œdipe tout court qui, vécu ainsi, ne se vit pas sans dommage.

Voilà toute une fantasmagorie dont l'aliénation aux théories de Lacan protège. Comme ici :

Comme imposteur, il n'est rien, réduit à l'objet *a* comme objet honteux, à moins de prendre la voie de se faire monstre grimaçant, ce qui permet de sortir de la honte par l'orgueil, en se faisant l'agent de la Comédie du Mal puisqu'il a été débouté du rôle d'agent de la Comédie du Bien.

Dans *L'envers de la psychanalyse*, Lacan fait de la honte un affect *hontologique*, équivoquant sur « honte » et « ontologie ».

Non seulement il passe à côté de la régression au ventre maternel, mais là, il rate l'angoisse de castration. Car la honte, ce n'est pas autre chose. : point n'est besoin d'évoquer un terme compliqué du champ philosophique.

Sartre écrit : « Bref, il (le grand-père) me jeta dans la littérature par le soin qu'il mit à m'en détourner, au point qu'il m'arrive aujourd'hui encore de me demander, quand je suis de mauvaise humeur, si je n'ai pas consommé tant de jours et tant de nuits, couvert tant de feuillets de mon encre, jeté sur le marché tant de livres qui n'étaient souhaités par personne, dans l'unique et fol espoir de plaire à mon grand-père. Ce serait farce : à plus de cinquante ans, je me trouverais embarqué, pour accomplir les volontés d'un très vieux mort, dans une entreprise qu'il ne manquerait pas de désavouer. » On a envie de ponctuer ce passage comme l'aurait fait Lacan par un : « Je ne vous le fais pas dire. » Car c'est justement cela, l'inconscient structuré comme un langage, cet enchaînement symbolique des destinées où chacun est pris dans le discours sans en rien savoir, si ce n'est parfois après coup.

Structuré comme un langage ? oui, a priori on peut tomber dans le panneau. Sartre dit qu'il a été formaté par ce que lui a dit son grand père. Ce qu'il lui a dit ? relisons bien : « pour accomplir les volontés d'un très vieux mort, ». Les *volontés*, pas le dire. Ça s'exprime par le dire certes, mais l'important, ce n'est pas le dire, c'est le désir, traduit ici en termes de volonté. Si les mêmes paroles n'avaient pas été fortement structurées par cette volonté, elle-même dépendante de l'image du grand père, et de l'importance qu'il avait dans la vie de Sartre, ces mêmes mots seraient restés lettre morte. Il s'agit de lui plaire, à ce grand père, pas d'être coincé dans un discours comme une machine dans ce programme que serait cet "enchaînement symbolique des destinées".

Si le regard est mis en avant dans les scènes de honte, ici c'est la voix du grand-père qui s'impose, comme en témoigne le passage suivant : « Et puis le lecteur a compris que je déteste mon enfance et tout ce qui en survit : la voix de mon grand-père, cette voix enregistrée qui m'éveille en sursaut et me jette à ma table, je ne l'écouterais pas si ce n'était la mienne, si je n'avais, entre huit et dix ans, repris à mon compte dans l'arrogance, le mandat soi-disant impératif que j'avais reçu dans l'humilité. » C'est clair, la voix du grand-père s'est substituée à celle du père et Sartre l'a intériorisée comme surmoi.

Ah, la voix ! objet de divinisation pour les lacaniens. Je me rappelle avoir participé, en mon jeune temps à tout un colloque sur la voix ! dans lequel, bien entendu, personne ne s'était servi de sa voix propre pour parler de lui-même. Au contraire, plus on y parlait de la voix comme un objet quasi indépendant, plus les participants étaient ravis. Et ici, justement écoutons Sartre : « je ne l'écouterais pas si ce n'était la mienne » ; parce qu'il s'en sert, ici pour parler de lui ! il en décline les conditions d'écoute : loin de la mécanique d'un objet, elle

se love dans un creuset affectif où l'arrogance le dispute à l'humilité. Il y ajoute cette notation qui déjoue tout le performatif qu'on pourrait y trouver : « le mandat soi-disant impératif ». Oui, il n'y a pas de diktat du langage, mais un combat affectif dans lequel le sujet lutte pour exister.

En même temps, l'intervention du grand-père a ramené la vocation de Sartre à « un métier qui ne nourrit pas son homme ». C'est donc pour Sartre une solution qui ouvre une voie au désir en inscrivant quelque chose de l'ordre de la castration.

J'ai l'impression exactement contraire : contre la castration que lui opposaient les adultes en général, le grand père lui a ouvert la voie d'un phallus possible métaphorisé par la plume de l'écrivain. Voie ambivalente, puisque en effet grevée du péjoratif « métier qui ne nourrit pas son homme ». Mais c'est justement cela qui a ouvert à Sartre une compétition pour démentir cet échec annoncé. Est-ce ce que je viens de dire que l'auteur a voulu signifier ? Difficile de conclure, car ce « quelque chose de l'ordre de la castration » est très vague, ce qui m'a donné une première impression contraire. Mais vu qu'il a loupé les traces de la castration dans ses propre citations précédentes...